

**XYZ. La revue de la nouvelle**

## **Histoire de l'oiseau boulboul et du parfumeur juif**

Marie José Thériault



Number 23, August–Fall 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4070ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thériault, M. J. (1990). Histoire de l'oiseau boulboul et du parfumeur juif. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (23), 40–48.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

---

## Histoire de l'oiseau bouboul et du parfumeur juif

Marie José Thériault

Il y avait autrefois à Mossoul un parfumeur juif qui faisait d'excellentes affaires. Parmi sa clientèle — marchands arabes, seigneurs persans, nobles dames et leurs servantes — se trouvaient aussi quelques femmes libertines venues du Caucase, de Turkménie ou d'aussi loin qu'Ifrîqiyya, dont l'une, bien dorée et de chair généreuse, excitait fort sa convoitise. Elle s'appelait Âtash, c'est-à-dire Feu ardent, et elle portait bien son nom. Lorsqu'elle marchait dans la rue, ses voiles mêmes, plaqués sur elle par la brise, dissimulaient à peine le bombé de son mont tant celui-ci était charnu. Riait-elle d'une grivoiserie, ses seins ronds plus gonflés que des outres pleines et agités de secousses avaient le pouvoir de rendre fou le parfumeur. Alors il tendait vers eux les deux mains dans l'espoir que, cette fois, Âtash se prêterait au jeu et le laisserait rouler entre ses doigts leurs bouts proéminents et durs comme des pierres de cerises. Mais aux côtés d'Âtash, le parfumeur ressemblait à un pou tant il est vrai qu'un homme de petite taille souvent s'échauffe pour une femme copieuse et, toujours, Âtash le repoussait en s'esclaffant presque, car une telle réunion lui paraissait du plus haut ridicule :

— Allons ! Toi, si vieux, si chétif et si rabougri ! Si ton objet ressemble au reste de ta personne, quelle famine pour l'appétit levé sous ma coupole ! Occupe-toi plutôt de baumes !

Puis elle empochait en riant le petit paquet d'odeurs que le Juif lui avait préparé, et elle s'en allait.

— Occupe-toi de baumes ! Occupe-toi d'aromates ! maugréait le boutiquier. Il repensait à sa jeunesse, à ses dégustations d'alors, à ses débauches, il se remémorait les femmes mûres, les beaux adolescents qui, à la seule vue de l'instrument dressé entre ses jambes — en ce temps-là, il était de fort belle taille — n'hésitaient pas à s'y empaler d'eux-mêmes, qui par derrière, qui par devant ! Ah ! l'on s'inquiétait bien peu que le parfumeur fût lui-même de faible dimension quand l'objet que l'on sait l'emportait presque en robustesse sur celui d'un âne ! Seul comptait, en vérité, que le

parfumeur sût mener à bien ses opérations amoureuses grâce à un levier aussi superbe et plein!

Ce que songeant, le parfumeur déliait son pantalon et constatait une fois de plus qu'il ne disposait là que d'une bien vilaine petite chose, plissée et ratatinée par l'âge et l'inaction. Âtash avait bien raison de se moquer.

— Par Dieu ! que ne retrouves-tu une fois, une seule, ta vigueur ?

Il se plaignait à voix haute, s'efforçant par mille moyens de faire se dresser son appareil, il imaginait les seins d'Âtash, la croupe d'Âtash, le nombril d'Âtash, il promettait de donner sa fortune aux pauvres, il invoquait Abraham, Isaac et Jacob... et voyant que ces derniers ne suffisaient pas à la tâche, il implorait David, et encore Moïse, et encore Josué... tout cela en vain.

Or, juste à ce moment passait sous sa fenêtre un magicien arabe, habile dans les ruses. Lorsque les propos et les lamentations du parfumeur parvinrent à ses oreilles, il comprit aussitôt qu'avec un peu d'astuce et beaucoup d'art il saurait profiter largement de la fortune du vieil homme. Entrant sans s'annoncer chez le parfumeur, il dit :

— Ho ! parfumeur ! Dans quel pitoyable état es-tu ? Que signifie cela ?

Et le Juif, surpris dans la situation qu'on imagine, rougit de honte, car ce qu'il exhibait était en effet lamentable. Pour se justifier, il se mit en devoir d'expliquer son affaire au magicien qui, devant si vif emportement, avait du mal à retenir son rire.

Quand le parfumeur en eut terminé avec son récit, le magicien lui fit la demande suivante :

— À combien estimes-tu de pouvoir à nouveau exercer ton activité ?

— Je ne mets pas de prix sur ce plaisir !

— Mais encore ?

— Ahhh ! sache que pour ficher mon appareil dans la coupole chaude d'Âtash et l'occuper entièrement, pour la fermer hermétiquement, pour aller et venir dans son jardin parfumé jusqu'à la guérison de mon...

— Abrège, intervint le magicien. Si je t'aide, que me donneras-tu?

— Tu peux m'aider?

— Je peux t'aider, mais ce n'est pas simple. Combien me donnes-tu?

— Quatre cents dirhâms d'argent.

— Tu te moques de moi.

— Cinq cents?

— Ton désir ne vaut pas cher.

Et il fit mine de s'en aller.

— Attends ! dit le parfumeur juif. Fixe toi-même ton prix.

Le magicien réclama alors du parfumeur le gîte, la nourriture et les boissons ainsi que de jeunes esclaves des deux sexes pendant tout le temps que dureraient ses opérations. Il voulut aussi la somme de mille dinars d'or pour les dépenses qu'il aurait à encourir. Il exigea en outre que le parfumeur lui remît mensuellement cinquante-sept pour cent de tous les bénéfices que lui rapporterait son commerce et ce, jusqu'à la conclusion de sa vie sur terre. Enfin, il insista pour que le parfumeur rédigeât un testament faisant de lui son unique héritier.

— Dépouille-moi tout de suite de mon bien, ce sera plus simple ! rétorqua le Juif.

— Ton choix est limité, poursuivit le magicien, imperturbable. Veux-tu un outil long, fort et épais comme un avant-bras, qui te comblera et qui fera défaillir d'aise la femme que tu convoites, ou préfères-tu conserver à jamais cette relique grotesque et flétrie qui pendouille entre tes cuisses ? À toi de décider. Pour moi, c'est du pareil au même.

Bien évidemment, ils tombèrent d'accord.

Le magicien mit aussitôt le parfumeur au courant de la méthode qu'il comptait employer pour respecter sa part du marché.

— En temps et lieu, tu frotteras ton objet avec une pommade composée de la mixture suivante : les bourses de deux chameaux,

séchées au soleil puis broyées dans un creuset, auxquelles auront été ajoutés de la pariétaire, du cubèbe, de la graisse de loup et un autre ingrédient, le plus important de tous: trois cents poils du pubis de ta belle Âtash qui auront macéré trois cents jours et trois cents nuits dans un bain de musc et d'ambre gris. Et c'est là la partie la plus difficile de mon entreprise, car ces poils doivent avoir été cueillis à l'entrée du réduit d'amour de la femme, à raison d'un par nuit pendant trois cents nuits consécutives, pas une de plus, pas une de moins, et dans l'instant suivant immédiatement ses effusions. Sinon, tout est à recommencer.

— Mais il y a là pour près d'un an de travail !

— Eh oui !... Et j'oubliais... sans qu'elle s'en aperçoive...

— Impossible.

— Pas pour moi.

En prononçant ces mots, le magicien prit la forme d'un passe-reau chanteur, de ceux que les Persans nomment bouboul, ce qui veut dire rossignol.

Le parfumeur demeura saisi un moment par cette métamorphose si inattendue et si parfaite, mais il était issu d'une civilisation habituée à des prodiges encore plus extraordinaires et son émoi fut de courte durée. Bien vite, le parfumeur et l'oiseau bouboul poursuivirent, mine de rien, leur conversation.

— Sous cette forme, il me sera facile d'entrer dans les appartements d'Âtash sans être aperçu et même, au besoin, de franchir le treillis de ses moucharabiehs. J'attendrai alors qu'elle en ait terminé avec celui-ci ou celui-là, et quand elle sera encore engourdie des aises qu'ils auront prises ensemble et déjà ensommeillée, je me fauflerai près d'elle et, à l'aide de mon bec, je prélèverai très délicatement sur son mont le poil dont je t'ai parlé. Elle croira à une morsure de puce.

— Ta pommade... tu en garantis les résultats ?

— Absolument. Tu seras pourvu comme ne l'a jamais été animal sur terre, qu'il soit de deux ou de quatre pattes.

— Et j'aurai Âtash ?

— Ça, ce ne sera pas de mon ressort mais du tien.

Ainsi il dit (mais il se garda bien de tout dévoiler), et fit comme il avait raconté. Chaque nuit, le magicien prenait la forme de l'oiseau bouboul et se rendait chez Âtash. Il assistait alors à ses épanchements puis, dès que l'occasion se montrait propice, il faisait ce qu'il avait à faire. Rapportant dans son bec le poil pubien de la généreuse libertine, il le mettait à tremper avec les autres dans la marinade.

Ce va-et-vient de l'oiseau bouboul des appartements d'Âtash à la maison du parfumeur dura près de cinq ans, car le magicien avait pris soin d'en interrompre de temps à autre la séquence, ce qui l'obligeait à tout recommencer à zéro. Il profita ainsi tant qu'il put des largesses du parfumeur à qui il soutirait à l'occasion des honoraires supplémentaires pour rencontrer les dépenses reliées à sa mission, et à qui il réclamait en outre tous les jours des mets raffinés et abondants, des sorbets et des boissons fermentées, des gâteaux, des dattes et des friandises de toutes sortes. Enfin, comme les opérations nocturnes de la voluptueuse Âtash auxquelles il assistait avaient le don d'échauffer les sens du magicien enfermé dans l'oiseau bouboul, il exigeait du parfumeur que celui-ci renouvelât, avec régularité et à grands frais, sa provision de jeunes vierges et de garçons à peine pubères dont il prenait la fleur et abusait de mille et une façons aussi longtemps qu'il conservait une apparence humaine. Hélas ! le voisinage de ces frivolités ne profitait en rien au vieux parfumeur : son appareil refusait toujours aussi obstinément de se lever.

Au bout de cinq ans, le boutiquier atteignit le plus haut période de son impatience et menaça le magicien de lui tordre le cou à chaque fois qu'il se métamorphosait en oiseau bouboul si on ne lui livrait pas bientôt la marchandise pour laquelle sa fortune avait déjà été largement entamée. Le magicien comprit que sa plaisanterie avait assez duré et jugea le moment venu de fabriquer la pommade miraculeuse. Il s'enferma pendant de longues heures et pétrit ensemble les ingrédients décrits plus haut, soit les bourses de chameaux, la pariétaire, le cubèbe, la graisse de loup et, bien entendu, les poils d'Âtash macérés dans le musc et l'ambre gris. Cependant, à ces premières substances il en ajouta secrètement d'autres qui étaient très, très, très mystérieuses et très, très, très puissantes.

Vint le moment fatidique.

Ayant revêtu pour l'occasion une simple tunique en soie légère qui ne l'entravait pas, le parfumeur commença de badigeonner son vilain petit ustensile avec la pommade du magicien et

— Oooooooooahhh !

Quelle ne fut sa stupeur quand il vit l'objet s'allonger aussitôt, grossir, enfler ! Par Dieu et par tous les prophètes, il augmentait en force et en dimension ! Il devenait rapidement un épieu gigantesque, une colonne, un pilier de tente. Jamais, même dans ses années les plus vigoureuses, le Juif n'avait possédé un engin aussi admirable ! Le parfumeur regardait, interdit, sa toute petite chose rabougrie et usée faire place à une grande et belle chose toute neuve, et dense, et forte, et longue et épaisse comme un bras, un outil au relief majestueux, à la courbe parfaite, à la tête bien renflée et d'un rouge avenant ! Ah, dites... quel mulet, quel étalon n'en serait pas mort d'envie ? Vraiment, joie et stupéfaction se partageaient l'esprit du parfumeur que ce prodige entre tous les prodiges rendait muet d'émotion. Mais bientôt, l'excitation propre à son état fit qu'il eut tout à coup en tête une vision de l'objet de sa convoitise, Âtash aux seins superbes et au ventre rond comme une tente beylicale, Âtash à la croupe de cavale et aux cuisses puissantes comme les arcades d'un monument, et il recouvra la parole :

— Ââââtaaaaaash !

Le parfumeur se précipita dehors, en chemise, sans pantalon, et il courut tant bien que mal jusque chez Âtash la généreuse devant une foule toujours plus dense de Mossouliotes qui le regardaient passer pliés en deux de rire. Car le poids de son appareil le projetait sans cesse en avant, aussi devait-il le tenir à deux mains et écarter les jambes pour conserver son équilibre, et c'est de la sorte qu'il courait, l'air d'un petit crapaud affublé d'un sexe trois fois plus grand que lui, en s'essouffant à hurler feu ! feu !, ce qui était en réalité le prénom d'Âtash la libertine.

Voyant cela, un plaisantin lui lança une pleine cruche d'eau sous prétexte d'éteindre l'incendie. Mais le parfumeur ne se laissa pas distraire et, accompagné par l'oiseau bouboul qui s'était perché sur son instrument comme sur une branche, il gravit de peine et de misère les escaliers conduisant chez Âtash. Dès que la femme eut constaté la taille extraordinaire de l'ustensile du vieil

homme, son visage fut enfin éclairé par l'admiration et le désir qu'il avait si longtemps souhaité obtenir d'elle, et Âtash, sans détacher ses yeux de l'objet stupéfiant que le parfumeur brandissait, déchira ses vêtements, se renversa sur le dos et, bien loin de repousser le Juif, elle lui ordonna :

— Donne-moi ça tout de suite ! Donne !

Et le parfumeur dit à son tour :

— Alors tiens ! Prends !

Il plongea aussitôt d'un coup son instrument dans la hutte de la femme, jusqu'à la garde, ce qui eut pour effet de leur arracher à tous deux un ronron de contentement. S'ensuivirent des ébats dignes de figurer dans les annales de Mossoul. Des heures durant, ce ne furent que morsures et baisers, et soupirs et succions de toute nature, et que je t'enfourne ! et que je t'envulve ! et que je te baratte ! Le parfumeur et la libertine échangeaient des propos délicieux, « Mon petit hérisson de lait », ou « Mon beau Père pleureur », ou « Mon lion au grand cou », ou « Mon joli lapin sans oreilles », ou « Mon gaillard à l'œil humide », ou « Ma coque dodue à la rose amande » sans jamais interrompre leurs serremments, leurs frottements, leurs secouements. Parfois, le parfumeur dégageait son appareil du moulin charnu d'Âtash qui se retournait et proposait au vieil homme deux fesses bien rondes et bien molletonneuses qu'il malaxait, mordillait, tapotait et embrassait sans omettre d'y polir aussi son instrument ; parfois Âtash elle-même opérait sur la colonne monumentale du Juif, alors ses abondances de chair s'abattaient vigoureusement sur le petit parfumeur, s'en séparaient et s'y jetaient encore ; l'homme à l'engin de cheval disparaissait presque sous la masse volumineuse et experte d'Âtash qui prenait de lui ce qu'elle avait à prendre une première fois, puis une deuxième, puis une troisième, tandis que dehors, la foule scandait leurs échauffements sonores par des applaudissements, des exhortations et des poèmes ! L'oiseau bouboul, quant à lui, ne perdait rien de la scène étonnante qui s'offrait à sa vue, il admirait l'habileté du parfumeur qui, ayant repris le commandement des opérations, avait placé les pieds d'Âtash sur ses épaules, fourbissait énergiquement l'embout de son levier sur la porte de la maison chaude qui se présentait à lui sans vergogne et plus bombée, plus juteuse qu'une orange, puis il en fouillait le fourneau de l'entrée

jusqu'au fond, puis en haut, puis en bas, puis à droite, puis à gauche, en s'élevant, en s'abaissant, en s'agitant comme il se doit, ce qui plongeait Âtash dans des émois indescriptibles et la conduisait aux bornes de la mort. Et ils continuèrent tant et si bien à s'accoler, à se soulever, à s'attacher et se détacher, à s'arc-bouter et se frotter dans des gargouillis et des glouglous de gargoulette, à dépenser l'un pour l'autre mille baisers, mille caresses et autant de pincements, de ronrons et de morsures qu'arriva un moment où, le parfumeur ayant épuisé pour contenter Âtash toutes ses ruses et toutes ses techniques, il ressentit le désir pressant de répandre son eau. Alors, ordonnant à Âtash de serrer fortement ses cuisses autour de l'appareil considérable qui allait et venait dans sa coupole, il en accéléra le mouvement et fut bientôt saisi d'un grand rôle tandis que les seins dodus d'Âtash étaient secoués en tous sens au rythme des scansion de la foule postée sous la fenêtre, et que la substance vive du parfumeur s'écoulait enfin de lui en jets abondants et savoureux... oooh comme elle s'écoulait... aaah comme elle se répandait encore... aaah comme elle n'en finissait plus de se déverser... jusqu'à ce que — ô prodige ! ô catastrophe ! — le parfumeur juif, son grandiose instrument et sa semence se fussent tous trois fondus ensemble, et qu'ils se fussent tous trois liquéfiés ensemble, et qu'il ne restât rien du tout du petit parfumeur et de son outil chevalin et de son précieux suc, rien d'autre qu'une mare poisseuse, stagnant entre les jambes de la libertine.

Voyant la conclusion heureuse de ses opérations magiques, l'oiseau bouboul vint se percher, fort satisfait, sur le ventre plantureux d'Âtash. La femme ne s'était aperçue que des bienfaits dont l'avait gratifiée le parfumeur et elle tardait à descendre de son extase. Quand elle revint enfin à elle, elle n'eut pas le temps de remarquer l'absence du parfumeur, car déjà l'oiseau bouboul retrouvait sa forme humaine juste sous son regard. L'apparition soudaine d'un magicien accroupi sur ses hanches stupéfia la libertine, mais elle y pris vite goût et son corps se tendit de nouveau. Alors le magicien lui adressa un clin d'œil complice et, avant de jouir d'elle à son tour, il lui murmura à l'oreille :

— Des comme ça, je t'en donnerai tant que tu en voudras si tu acceptes d'unir ta destinée à la mienne...

Comme on peut s'y attendre, elle consentit sans se faire prier.

Les Mossouliotes ne se formalisèrent guère de la disparition du parfumeur puisqu'il avait connu une fin béatifique. Plutôt, ils élevèrent le magicien au rang d'émir en reconnaissance des pouvoirs dont plusieurs d'entre eux entendaient bien profiter un jour.

Riche de l'héritage du parfumeur et de la considération des gens de Mossoul, le magicien vécut longtemps près de la belle Atash au lapin charnu en partageant avec elle la compagnie d'esclaves de tous sexes et de tous formats et ce, jusqu'à ce que Celle qui rompt les liens et détache les êtres qui sont unis eût accompli son œuvre séparatrice.

---

**XYZ**



**« L'Ère nouvelle »**

*Les recueils insolites des spécialistes de la nouvelle*

---

collection dirigée par Pierre Karch

**Bientôt en librairie**

*De ma blessure atteint, André Carpentier  
et autres détresse*

•

*Dernier Accrochage*      **Diane Monique Daviau**

•

*Circumnavigatrice*      **Daniel Gagnon**

•

*Nuits blêmes*      **Daniel Sernine**